

Notes de cours PC – cours du 3 02 et du 10 02

Analyse comparative : figures du travail aliéné Marx/Weil

A compléter : travail en binômes / passages indiqués ci-dessous

Sujets texte+dissertation (extraits du manuel Atlande) → pour la rentrée : résumés/analyse + plan/introduction/développement d'un passage d'argumentation

reprise du cours

(II) cette centralité apparemment naturelle est en réalité...

- 1) rudiments d'économie politique (et de sa critique)
- 2) échos de cette analyse chez S. Weil

rappel de l'exercice demandé + bilan de l'analyse (les grandes lignes seulement) avant de reprendre sur le cas de la taylorisation et l'originalité de la démarche et des leçons d'en tire SW

Exercice :

Reprenez le principe du tableau (les 3 principaux aspects du travail aliéné, d'après l'analyse qu'en donne Marx) et complétez-le d'après votre lecture personnelle de l'oeuvre

A compléter par la lecture de:

- “La vie et la grève des ouvrières métallos”
- Lettres à A. Dethoeuf
- la partie de la conférence sur la “rationalisation” consacrée à la méthode de Taylor (à mettre en rapport avec la critique de l'exploitation salariale, recherche de l'optimisation des taux de profit et dégradation des conditions de travail)
- de “L'expérience de la vie d'usine” (notamment cf. sur les rapports entre les hommes et les choses; leur interchangeabilité; le secret du rythme et ce qui distingue rythme et cadence p. 336-337 - à comparer à Virgile, sur le rythme des travaux agricoles; cf. aussi remarques sur le temps: p 339 et p 347-349)
- “La condition ouvrière”
- “Condition première d'un travail non servile” (réflexions sur le désir et son exténuation, sur le temps)

-> Relever les passages permettant d'illustrer chacune des 3 caractéristiques du travail aliéné (reprendre le code couleur pour souligner, exactement lesquelles sont concernées)

-> Relever les passages qui permettraient d'avancer des réponses à certaines des questions posées ci-dessus.

Bilan de cette analyse comparative Marx/Weil :

-> Ce qui ressort de cette analyse, c'est

1. Tout d'abord, l'insistance de SW sur la déchéance morale des ouvriers : cette dernière est à la fois le résultat et la condition de l'oppression (condition pour qu'elle soit supportée -> mais les ouvriers ont-ils réellement le choix ou non de la supporter ? Toute la différence entre les ouvriers et SW, différence dont elle a bien conscience, et qu'elle rappelle au passage, c'est qu'elle n'est précisément, elle, que "de passage" ("en vadrouille") dans la classe ouvrière, alors que eux ne peuvent échapper à leur condition, pas même par la pensée (-> peut-on dire qu'ils ont mérité leur sort? ou que c'est justifié par le fonctionnement social ? en gros, peut-on résoudre la question en répondant : "c'est comme ça, il faut bien des ouvriers"... "on fait pas d'omelette sans casser des oeufs"... "et tant pis pour les oeufs"... -> Ce genre de raisonnement est précisément celui que se tient une société aveugle à sa propre inhumanité ! Et c'est ce que ne peut tolérer SW, et que ne devrait tolérer aucune personne un *minimum* sensible et lucide.
2. Ce que souligne aussi SW c'est le caractère contraint du travail ouvrier : la subordination totale aux ordres, la docilité, l'absence de révolte même intérieure (qui est la contrepartie du "vide psychique" requis pour pouvoir obéir aux ordres, suivre les cadences; la moindre pensée rendant intolérable l'humiliation et l'asservissement total du corps et de l'esprit qu'impose le travail ouvrier); elle souligne également que cette déchéance morale se poursuit en dehors du travail, par l'incapacité de s'élever au dessus des préoccupations les plus élémentaires du quotidien, par la fatigue et l'épuisement qui réduisent le temps libre à un temps de reconstitution de la force de travail ; et tout cela est synonyme du fait que ce n'est pas seulement dans son travail que l'ouvrier est soumis à une nécessité mais que cette soumission et donc l'oppression dont il est victime, envahissent toutes les sphères de son existence, ou plutôt réduisent son existence à une existence de travail, aussi aliénée que l'est son travail lui-même.
3. Enfin, elle est bien consciente que c'est un type d'organisation sociale qui "veut" cela; que par essence, une société fondée sur l'exploitation du travail ouvrier est une société injuste, et ne peut se maintenir qu'en se dissimulant à elle-même l'ampleur et la gravité de cette injustice. Tant que le rapport de forces entre la classe possédante et la classe ouvrière ne sera pas rééquilibré (mais **que faut-il entendre par là?**), l'oppression dont sont victimes les ouvriers, et donc l'injustice qui entache la société, ne connaîtra pas de fin. Mais SW semble indiquer que ce n'est pas suffisant : une "révolution" pourrait avoir lieu, mettant fin à l'exploitation salariale des ouvriers, sans que l'oppression vécue par les ouvriers dans leur travail soit elle-même abolie. Il faut compléter (ou faire précéder? ou substituer?) le discours révolutionnaire appelant à l'abolition du capitalisme, par une réflexion sur l'organisation du travail, et la façon dont les ouvriers peuvent y être associés. Elle écrit par exemple: "en ce qui concerne les usines, la question que je me pose, tout à fait

indépendante du régime politique, est celle d'un passage progressif de la subordination totale à un certain mélange de subordination et de collaboration, l'idéal étant la coopération pure" (p. 231). Un aspect original de la réflexion de SW tient justement à cette prise en compte de la forme que pourrait prendre l'organisation du travail, les rapports hiérarchiques, au sein de l'usine: [comment rétablir les conditions d'un travail "intéressant et humain" dans le cadre de la production industrielle \(est-ce tout simplement possible? ou bien est-ce antinomique avec la logique même du fonctionnement des usines, la division des tâches, leur mécanisation, etc.\)](#). D'où une réflexion sur le rôle des machines (échange avec J. Lafitte) et sur l'assouplissement des rapports hiérarchiques, à la faveur d'une coopération plus grande entre les ouvriers et les cadres. Il faut garder à l'esprit que dans le passage cité elle s'adresse à V. Bernard, et qu'elle répond aux reproches qu'il lui a adressés suite à "l'Appel aux ouvriers de Rosières" : [cherche-t-elle aussi à le rassurer en se montrant plus réformiste que révolutionnaire? Et à faire passer pragmatiquement auprès de lui un message, en plaçant la discussion sur un terrain moins politique \(en apparence du moins\)?](#)

L'enjeu de la réflexion de SW ne porte pas uniquement sur le sort de la classe ouvrière; la justice ne se résume pas à une question d'intérêt, et le problème ne se pose pas simplement en terme d'un conflit d'intérêt (entre la classe possédante, dominante, et la classe ouvrière, dominée, opprimée); il ne s'agit pas simple de renverser une situation pour rétablir la justice. L'enjeu du problème posé par "la question sociale", est un enjeu commun à tous les membres de la société, quels que soient leur intérêts, tant il est vrai que l'injustice rejaillit sur tou·tes, y compris sur ceux qui en bénéficient (// "La liberté est un baigne aussi longtemps qu'un seul homme est asservi sur Terre", A. Camus) : "Le mal qu'il s'agit de guérir intéresse aussi toute la société. Nulle société ne peut être stable quand toute une catégorie de travailleurs travaille tous les jours, toute la journée, avec dégoût (...)" ("L'expérience de la vie d'usine", p. 351).

Au-delà de ce bilan : ce qui fait l'originalité et l'intérêt des réflexions de S. Weil ; les pistes qu'elle envisage sur la base de son expérience à l'usine, en matière de « désaliénation » du travail ouvrier (la 3^e partie du cours reviendra quant à elle sur les leçons qu'elle en tire plus généralement quant au sens et à la valeur du travail)

Conférence sur la rationalisation :

SW décrit une évolution dans l'application de la science : de la connaissance de la nature (physique), à l'invention des machines (technique) puis à celle du travail humain (management, « scientifique management ») – cf p 303

A cet égard la taylorisation représente un tournant, une étape décisive dans la révolution industrielle :

→ « une deuxième révolution industrielle » (p 303) « définie par l'utilisation scientifique de la matière humaine, c'est-à-dire des hommes »

// mécanisme, logique décrite par Marx, liée à la recherche de l'optimisation des taux de rendement et l'exploitation du travail salarié, d'abord rendue possible grâce à la division du travail, accentuée par l'usage des machines, et renforcée par la « taylorisation » → une figure « récente », un stade « avancé » du capitalisme, de la dégradation des conditions de travail et de la déshumanisation de ce dernier (c'est-à-dire sa dénaturation), et de la déchéance morale qui s'en suit (c'est surtout sur ce dernier point qu'insiste SW)

// ce que décrit Vinaver : prolongements subtils des techniques de management dans la 3^e phase du capitalisme (et les évolutions des méthodes du marketing, la recomposition du capitalisme sur la base des critiques dont il a fait l'objet, et la déclinaison de l'aliénation au niveau des cadres – dont on trouve déjà des prémisses dans les analyses et les échanges de SW avec les cadres dirigeants des entreprises, notamment Victor Bernard)

SW se distingue d'emblée des discours habituels assimilables à la critique de l'économie politique par sa façon de poser les questions :

(i) questions de l'acceptabilité – comment faire accepter (subjectivement) un mode de production aux ouvriers qui en font les frais → condition de l'obtention d'un consentement (« libre d'obéir »)

(ii) qu'est-ce qui permettrait de rendre acceptables les conditions du travail en usine (objectivement acceptables cette fois-ci) cf p304

cette dernière question : sorte de point aveugle de la critique dont fait l'objet l'aliénation du travail ouvrier :

du fait de la focalisation sur l'exploitation salariale (qui pourrait être abolie, à la faveur d'un mouvement révolutionnaire, sans pour autant, selon SW, émanciper réellement et rendre le travail ouvrier plus acceptable)

et du fait, selon SW, de notre imprégnation par la logique bourgeoise (atmosphère p 305) : monomanie de la comptabilité

« c'est pourquoi la revendication sur les salaires prend le pas sur d'autres revendications vitales » et que l'on confond l'abolition de la propriété et du profit capitaliste avec l'instauration du socialisme »

(un vrai socialisme, un vrai pas vers le socialisme, implique de s'intéresser aux souffrances et aux aspects non quantifiables de l'aliénation capitaliste) et de réfléchir à la façon dont on pourrait soulager les ouvriers : comment faire avec la souffrance inéluctable impliquée par le travail à l'usine ? Ce qui contribue à faire l'originalité et l'intérêt de la réflexion de SW, sur la base de son expérience à l'usine : sa réflexion sur l'industrie, son caractère « inabrogeable » à l'époque moderne, et sur la possibilité ou non de rendre le travail industriel non aliénant (qu'il ait lieu dans un contexte capitaliste ou non...).

Avançant dans cette réflexion, SW souligne que :

Le monde ouvrier souffre non seulement de l'insuffisance de la paie, mais aussi et surtout de sa relégation par la société actuelle (p 306) ; l'insuffisance des salaires n'étant qu'une conséquence (de ce déficit d'estime, manque de reconnaissance et d'une échelle de valeur parfaitement intégrée et dissimulant aux yeux même de ceux qui en sont victimes, l'injustice en question) :

→ « les droits que peuvent conquérir les travailleurs ne dépendent pas directement de la propriété et du profit, mais des rapports entre l'ouvrier et la machine, entre l'ouvrier et les chefs, et de la puissance plus ou moins grande de la direction »

« il y a donc deux questions à distinguer... » : « l'exploitation de la classe ouvrière qui se définit par le profit capitaliste et l'oppression sur le lieu de travail- 306

« si demain on chasse les patrons... » 307

« concilier les exigences de la fabrication... » → // mouvement des makers : rendre intéressant le travail – ce qui suppose que cette conciliation soit possible et l'intérêt de la réflexion de SW repose sur la recherche active de pistes allant dans ce sens (on peut regretter que cela en reste à l'état de « pistes », mais il ne fait pas négliger l'âge de SW à l'époque de sa réflexion, et la brièveté de son passage à l'usine, en regard de laquelle les leçons qu'elle en tire, aussi inabouties soient-elles, demeurent admirables).

Dans la suite du passage en question, SW passe à l'analyse de la taylorisation, ce que désigne ce terme exactement, quelles est la logique, la méthode employée, ses effets, et revient à des analyses qui relèvent plus de l'illustration du travail aliéné (-> fiche à réaliser par des élèves : cf. travail partagé).

La situation que SW décrit d'après son expérience et son analyse de la rationalisation des conditions de travail contraste nettement avec ce qu'elle exprime par ailleurs, lorsqu'elle imagine ce que pourrait être le travail ouvrier ; « imagination » qui fait fond sur la dimension positive qui subsiste au coeur même du travail aliéné, et dont elle a fait concrètement l'expérience (il ne s'agit donc pas purement et simplement d'élucubrations de sa part !) ; exemples :

p. 329 « l'usine pourrait combler l'âme par le puissant sentiment de vie collective... » ; sorte d'agitation collective, coordonnée, qui fait que l'usine résonne des bruits du travail (« des bruits qui

ne parlent pas de nature ni de vie mais de l'activité sérieuse soutenue ininterrompue de l'homme sur les choses » p329) rythme/cadence (→ cf remarque sur le rythme p 337 : « le secret du rythme... »)

« on est perdu dans cette grande rumeur, mais en mm tps on la domine » ; « ce qui ressort c'est le bruit de la machine qu'on manie soi-même »

(//usine-ruche, bourdonnement lié à l'activité ; une musicalité qui renvoie à l'application, et l'implication de chacun ; et qui renvoie l'écho de la maîtrise des machines ; // exp de l'atelier de Dnmade au lycée Vauban : le passage des élève d'une machine à l'autre, la dextérité dans l'usage des machines, leur réglage, et la familiarité qu'elle dénote)

→ le passage en question mérite une (re-)lecture attentive

à mettre en rapport avec la lettre à A. Thévenon lue la dernière fois (où il est question de ce que pourrait être l'usine (« une usine, cela doit être ce que tu as senti ce jour-là... » p.57).

Mais cette dimension positive n'est que partielle, et relève de l'exception :

« si c'était cela, la vie d'usine, ce serait trop beau... » (ce n'est qu'un entraperçu de ce que pourrait être la vie d'usine, que l'ouvrier peut entrevoir du fond de l'aliénation qui est et reste la sienne)

Ce qui manque pour que l'usine soit « cela » = la liberté, c'est-à-dire l'absence d'asservissement

Cf. suite du texte : analyse du travail aliéné ; figure de l'aliénation du travail ouvrier tel que SW en a fait l'exp (→ à déléguer aussi : fiche)

C'est cela dit dans ce même passage (p.335), qu'on trouve la remarque sur l'ingéniosité requise malgré tout, la façon dont cela peut occuper l'âme (la remplir un peu, créer un intérêt) « pendant qu'on s'ingénie... »

c'est slmt par contraste que SW donne des indications sur ce qui pourrait rendre le travail ouvrier plus intéressant, moins aliénant : p336 « la coopération, la compréhension, l'appréciation mutuelle y sont le monopole des sphères supérieures... » (ce dont on pourra douter avec Vinaver)

[prévoir un travail de collecte sur des thèmes transversaux : la valeur de l'expérience ; le rythme ; la guerre...]

p 343 SW revient à ce que pourrait (devrait) être l'usine : « un lieu de joie, un lieu où même s'il est inévitable que le corps... »

Il faut prendre acte du caractère inévitable (inéluçtable) de la souffrance, de la pénibilité, du travail ouvrier ; mais cette pénibilité cette souffrance ne sont pas (selon SW) fatalement synonymes d'aliénation ou d'oppression et elles pourraient s'accompagner de vraies joies ;

encore une fois cependant ce n'est pas slmt la situation d'exploitation capitaliste le problème (et l'aliénation pourrait perdurer...) : « tous les systèmes de réformes portent à faux : s'ils étaient réalisés ils laisseraient le mal intact... » ;

et la réduction du temps de travail ne suffira pas (c'est même un contre-sens que de le croire selon SW) à rendre l'oppression plus acceptable ;

Ce qu'il faut c'est : « changer la nature des stimulants du travail (344) diminuer ou abolir les causes du dégoût, **transformer le rapport de chaque ouvrier avec le fonctionnement de l'ensemble de l'usine, le rapport de l'ouvrier avec la machine, et la manière dont le temps s'écoule au travail** »

(1) transformer le rapport de chaque ouvrier avec le fonctionnement de l'ensemble de l'usine

- dans « exp de la vie d'usine » : SW propose d'améliorer la connaissance que les ouvriers peuvent avoir de la fonction de ce qu'ils fabriquent (p345 « si l'ouvrier savait clairement chaque jour quelle part ce qu'il est en train de faire a dans la fabrication de l'usine... »)

→ une façon de remédier au problème posé par le voile qu'interpose l'argent entre le travail et le travail (p. 346) : « il faut faire comprendre, faire sentir « avec toute l'âme et tout le corps » qu'ils fabriquent des objets qui sont appelés par des besoins sociaux, et qu'ils ont un droit limités mais réel à en être fiers » ;

→ il ne suffit pas de montrer, il faut *faire sentir* : or cela n'est pas possible si l'opération de l'ouvrier se résume à une série de gestes élémentaires toujours identiques à eux-mêmes (p 346) ; il faut introduire de la variété, de la « souplesse », restaurer une forme d'initiative possible dans le travail ouvrier, et donc faire en sorte que les tâches les plus élémentaires, celles qui n'exigent que la répétition « d'une combinaison de mvmts simples...soient accomplies par les machines »

les progrès de l'automatisation pourraient servir à l'affranchissement des travailleurs de la part la plus aliénante, la moins intéressante et la plus dégradante de leur travail au lieu de s'accompagner d'un appauvrissement accru du travail lui-même (p347)

cette partie sur la transformation du rapport de l'ouvrier à l'organisation de l'usine doit être complétée par la lecture des échanges avec V. Bernard

transformer le rapport de l'ouvrier avec la machine

SW souligne à partir de ce stade du raisonnement que : si le progrès tech en faveur d'une automatisation accrue de certaines tâches n'a pas lieu, c'est parce qu'il est moins coûteux d'utiliser des êtres humains à cette fin : « on emploie de préférence un homme parce que l'homme est une machine qui obéit à la voix » (//critique de l'esclavage comme facteur ayant favorisé le discrédit de la tech dans l'antiquité, et le fait que l'antiquité se soit dispensée de recourir aux machines, du fait de l'institution de l'esclavage ; même analyse concernant le décalage entre l'industrialisation du nord des Etats-unis, et le « retard » de l'agriculture au sud des Etats-unis...)

sur ce point, SW se distingue nettement de tous les détracteurs de la technique, ne voyant dans l'automatisation qu'un ingrédient de l'aliénation, et elle anticipe largement certaines analyses que Gilbert Simondon portera à leur comble (cf. Simondon, dans *Du Mode d'existence des objets techniques*, sur l'aliénation due à l'inculture et à l'illettrisme technique – lire l'extrait fourni en classe) ; cf. également, sur Simondon, en écho à ces analyses de SW :

<https://journals.openedition.org/grm/998>

<https://www.socialalter.fr/article/gilbert-simondon-ecrasantes-machines>

plaidoyer en faveur d'une culture technique (et revalorisation de la culture technique) contre l'aliénation et le rejet lié à une mauvaise utilisation et conception des machines (fermée sur elles-mêmes, manquant de souplesse)

cf p 5-6 du doc suivant : Simondon lecteur de Laffitte, réflexions sur l'automatisme

https://pedagogie.ac-reunion.fr/fileadmin/ANNEXES-ACADEMIQUES/03-PEDAGOGIE/02-COLLEGE/philosophie/Textes_des_collegues_sur_auteurs/simondon.deleuze2.pdf

réflexions à comparer à ce qu'écrit SW à la fin de la page 347 : sur l'ambiguïté des machines, et l'existence de machines à usages multiples permettant à l'ouvrier de ne pas être réduit à n'être qu'un simple manoeuvre « mais si un homme a pour tâche de régler... »

et à confronter évidemment aussi aux échanges *avec et sur* J. Laffitte

(2) transformer la manière dont le temps s'écoule au travail :

la transformation du travail ouvrier grâce à la transformation du rapport aux machines et à l'organisation du travail dans l'usine, pourrait par ailleurs favoriser une transformation dans le rapport au temps de travail : « le temps et le rythme sont le facteur le plus important du travail ouvrier » ;

SW concède que parce que le travail n'est pas un jeu (cf. analyse de A. Cuckier sur ce point), il est inévitable qu'il y ait de l'ennui et de la monotonie, « et d'ailleurs il n'est rien de grand sur terre, dans aucun domaine sans une part de monotonie et d'ennui » (c'est-à-dire sans travail!)

//travail du paysan chez Virgile ; et travail du musicien (texte de Gorz, sur Marx)...

La condition humaine est par ailleurs soumise au temps, à la temporalité – ce serait faire abstraction de cette nécessité de se confronter « ici bas » à notre condition, ce serait passer à côté de notre vie sur terre, que de ne pas ressentir de l'ennui et éprouver sur une tonalité négative le passage du temps ; il ne s'agit pas de rendre le travail divertissant, de le faire vivre comme un passe-temps, car on manquerait une dimension qui fait la profondeur de la vie humaine (la question est ss dte plutôt celle de savoir comment transformer cette négativité, et en faire l'occasion d'un dépassement).

→ comparaison du travail ouvrier et du travail paysan : mais à l'opposé du travail du paysan, le mélange d'uniformité et de variété dans le travail est « l'opposé de celui que procurent le soleil et les astres », qui fournissent un cadre dans lequel loger, organiser, et composer avec une série d'imprévus et d'événements privés d'ordre ; à l'inverse en effet, le travail ouvrier est intégralement soumis à l'imprévisibilité (de son organisation, qui vient d'en haut, arbitrairement, contrairement à la cyclicité des saisons ; et à cause de l'identité des instants qui se succèdent comme le tic tac d'une horloge, l'avenir est plus mort que du passé...) :

« une uniformité qui imite le mouvement des horloges et non celui des constellations » (à confronter aux passages sur les astres chez Virgile).

L'ouvrier subit un enfermement dans un pur présent, du fait de la division à l'extrême des tâches, et de la répétition du même :

l'amélioration du rapport aux machines pourraient à cet égard contribuer à amener de la variété, et une projection, même limitée, vers l'avenir, mais cela ne suffit pas ; il faut ouvrir un avenir : lire la fin

du passage très intéressant, et très beau, sur le temps, le rythme, etc. (mais les pistes esquissées par SW demeurent très vagues, trop vagues pour permettre de tirer des enseignements concrètement applicables ; au moins peuvent-ils servir à inspirer la recherche de solutions...)

→ *Compléments à cette analyse, glanés dans le reste de l'oeuvre*

(sur le rapport à l'organisation du travail, aux machines, et au temps)

dans les *Lettres à V Bernard* – sur l'organisation du travail ouvrier

p 219 : « je voudrais tant pouvoir... »

p 223-4 « la question est de savoir si dans les conditions actuelles il est possible d'arriver à ce que les ouvriers comptent... »

1ère condition : que la subordination actuelle ne soit jamais considérée comme « normale » (une collaboration pour surmonter un état de fait destiné à être aboli) ;

2° condition : l'égalité totale des interlocuteurs – une condition de type « démocratique » : faire exister une forme de démocratie, ou du moins un esprit démocratique à l'usine ;

cette réflexion de la part de SW, sur les conditions de la démocratisation des rapports humains est quasi-prémonitoire des réflexions les plus récentes en matière de philosophie du travail (cf. textes de Adina Schwartz et Elisabeth Anderson, in *Philosophie du travail. Activité, technicité, normativité*, Textes clés, Vrin, 2022).

Un premier effet que l'on peut attendre selon SW de ce rapport sans condescendance, d'égalité, de confiance mutuelle et de transparence = une moindre souffrance occasionnée par les conditions de travail grâce à la compréhension « des nécessités qui la causent » p 224

réflexion sur les conditions et les obstacles à la compréhension de ces nécessités qui rendent l'organisation du travail pénible pour les ouvriers : l'intelligence, la volonté de comprendre (rôle du sentiment : « il faut passer par le sentiment qu'ils ont de cet asservissement » // invitation à écrire aux Ouvriers de Rosières...)

& si au cours des échanges l'ignorance des ouvriers en venait à être reconnue comme un des obstacles à une organisation plus humaine du travail : ce serait un progrès, ouvrant à des efforts pour « vulgariser » (cette remarque peut surprendre ; il faut probablement la remettre dans son contexte qui est celui d'une réponse aux accusations de Victor Bernard ; il s'agit sans doute d'une concession « rhétorique », visant à faire comprendre que même si le résultat était de faire apparaître la part de « responsabilité » des ouvriers dans l'incompréhension de la pénibilité qu'ils subissent (ce à quoi SW ne croit probablement pas), ce serait (malgré tout) un progrès pour tout le monde...donc il n'y a pas lieu de dissuader de faire s'interroger les ouvriers sur leurs conditions de travail (conclusion qui reste implicite, mais CQFD quand même...)

SW est bien consciente de pouvoir effrayer, et ne néglige pas le potentiel révolutionnaire, ni ne cherche à dissimuler l'objectif révolutionnaire de sa démarche (cf remarques sur le cardinal de Retz concernant le rôle des progrès de l'intelligence commune dans la fronde) :

courir ce risque (d'une révolte) comme refuser de le courir = une grosse responsabilité, et cette responsabilité incombe aux dirigeants (car c'est eux qui peuvent laisser ou non, rendre réellement possible ce questionnement sans lequel aucun progrès en matière de justice sociale et au travail, ne pourra avoir lieu) ; c'est « l'inconvénient de la puissance » (on ne peut échapper à ses responsabilités dans la domination et l'oppression qu'on exerce et dont on bénéficie que par des excuses qui représentent une sorte de mensonge à soi-même) :

« vous semblez craindre de modifier le rapport de forces qui soumet les ouvriers à votre domination... » SW tente de rassurer V.B. sur ce point (il faudrait d'autres conditions à cet effet... là-dessus elle se trompe sans doute comme le montre les événements de juin...) mais c'est plus pour montrer le cynisme qui se cache derrière cette timidité/prudence de la part de V.B. (timidité et prudence apparente qui ne sont que l'expression de sa propre servitude à des préjugés et des intérêts de classe).

On peut passer à la lettre suivante (toute la suite de la lettre précédente étant consacrée au thème de la servilité du travail ouvrier) du 16 mars 36 :

« la question que je me pose... celle d'un passage progressif d'une forme de subordination totale à un mélange... l'idéal étant... »

SW répond une fois encore aux reproches que lui adresse VB de vouloir exciter le vent de révolte, attiser l'esprit de classe... (p232) : elle revient à nouveau sur les souffrances inévitables et les conditions de leur acceptation → acceptation et soumission sont deux choses différentes : comment faire accepter sans qu'il en aille d'un consentement à obéir synonyme d'une soumission (servitude) volontaire?

Dans la suite de la lettre, elle réfléchit à la manière dont cette collaboration pourrait avoir lieu (« une collaboration effective » et non pas un « esprit de collaboration » sans collaboration effective, tel que V.B. s'en contente – et qui traduit chez ce dernier toujours une forme d'incompréhension ou d'instrumentalisation, et finalement d'aliénation) :

elle souligne à cet égard l'inconscience de la puissance qu'il (V.B.) exerce – signe de son aveuglement à l'égard de sa situation véritable, et aux effets pervers qu'elle induit dans son rapport aux ouvriers (avec lesquels il croit « bien agir » et avoir des rapports équilibrés...) ;

face à lui, il n'a que des « manoeuvres », qui ne savent pas ce que c'est que « collaborer » mais qui savent simplement obéir ;

en dehors de l'usine, ils trouvent des choses faites pour eux mais par vous... (paternalisme)

cf « loin de moi... » : sur l'incompréhension et la subordination

et à travers la description qu'elle donne de cette subordination totale dans et à l'extérieur de leur travail, faisant des manoeuvres les obligés du directeur d'usine (non pas le patron, mais un brillant

ingénieur, grassement payé pour ...), c'est en creux, par contraste, un appel à l'auto-organisation, laquelle représente la seule possibilité d'obtenir une récompense morale, et non pas slmt matérielle, et d'accéder à une forme d'estime à l'égard d'eux-mm, que les ouvriers ne peuvent attendre des patrons et des cadres dirigeants, tant qu'ils feront régner une subordination totale à leur égard (et ce dont semble progressivement conscience SW à travers son échange avec VB, qui incarne pourtant l'exemple du dirigeant éclairé et progressiste de l'époque, c'est qu'il est vain de croire que les ouvriers pourraient attendre du patronat et des cadres dirigeants que leur rapports s'assouplissent et prennent vraiment la forme ne serait-ce que d'un mixte de subordination et de collaboration...)

La lettre se termine par une invitation un peu acide à réfléchir : je vous laisse le temps, temps illimité... « si du moins vous en êtes capables » (sic!).

Par la suite les échanges avec V.B. se font nettement moins cordiaux : cf. suite à l'expression de sa joie devant le mvmt de grève, elle semble avoir perdu toute illusion à l'égard de la capacité de ce directeur d'usine à faire preuve d'un peu de discernement quant à l'oppression qu'il représente (p250) -> relire le passage.

Lettres à et sur Lafitte – sur le rapport aux machines

le point intéressant qui fait défaut selon elle chez Lafitte c'est le rapport entre vues sociales et mécanologie ;

par ailleurs elle reproche à Lafitte d'avoir négligé la question de la « souplesse » des machines et le rapport des machines à l'humanité (de l'humanité cristallisé, vs « discontinuité » ho/ machine, effet aggravant de l'aliénation, mais pas une fatalité)

p257 : plutôt que d'opposer stérilement artisanat et machinisme, il faut trouver une forme supérieure de travail mécanique...où le pouvoir créateur du travailleur ait un champ plus vaste

p258 : analyse plus fine du rapport entre suite et série, et leur inversion nécessaire pour mieux respecter la dignité humaine et faire du travail un moyen pour chaque homme de dominer la matière et fraterniser avec son semblable (N.B. : « suite » : enchaînement des opérations successives nécessaires à la réalisation d'une pièce ; « série » : enchaînement des gestes, généralement simples et répétitifs, par un ouvrier dont la tâche correspond à une des opérations de la « suite ») ;

et description de ce que cela pourrait donner : rôle humain de réglage des machines, l'ouvrier n'étant plus un simple manœuvre dans ce cas ;

mais cela suppose selon elle à son époque que les machines soient dotées d'une souplesse qu'elles n'ont pas encore (donc une amélioration technique),

ce qui permettrait une décentralisation de l'activité : dissémination d'ateliers (sur l'ensemble du territoire) plutôt que des usines centralisées (et concentrées dans des lieux urbains ou périurbains) et effacement de la distance entre ouvrier et ingénieur (// ex du décolletage en Haute-Savoie où il arrive que des ouvriers deviennent des chefs hautement qualifiés, capables d'intervenir directement

sur la machine, en collaboration avec l'ouvrier, dont il est un « pair »- il ne faut sans doute pas trop idéaliser la situation, mais des films comme *Ma mondialisation* ou encore *Reprise en mains*, de Gilles Perret, donnent à voir la complexité du travail d'usine et des rapports humains qui s'y jouent, sans manichéisme cette fois).

Cette image de ce que pourrait être l'industrie (et la société « industrielle » est une image qui n'est pas si éloignée de celle revendiquée par le mouvement des « makers » (cf. G. Lallement, *L'âge du faire*), et réactive certains idéaux déjà prônés par des analystes de la première heure (cf. William Morris, *L'âge de l'ersatz*).

Par ailleurs, s'il y a une part d'« utopie » dans le propos de S. Weil, il faut reconnaître que c'est une utopie loin d'être grandiloquente, et qu'il faudrait peu de choses pour la rendre concrète (cf. la notion d'« utopies concrètes », due à Ernst Bloch, et remise au goût du jour par certains penseurs et mouvements récents, au point de donner lieu à un véritable phénomène de société : cf. Rutger Bregman, *Utopies réalistes*

<https://www.seuil.com/ouvrage/utopies-realistes-rutger-bregman/9782021361872>

ou encore cet article du Monde : https://www.lemonde.fr/idees/article/2017/11/30/utopies-reelles-un-autre-monde-se-fabrique_5222764_3232.html

cf. aussi le film *Demain*, de Cyril Dion et Mélanie Laurent)

Quelques points mériteraient encore d'être développés (suite du cours? Une fois la partie III achevée...) :

→ le rôle de l'expérience (lecture transversale) - qu'apporte le fait de vivre la condition ouvrière à ce que SW en savait déjà « théoriquement » ? une simple confirmation ?

→ l'expérience de la grève (les grèves de 36 représentent un des moments les plus importants en France concernant le « monde ouvrier »- cf. *Le Temps des ouvriers* à ce sujet, pour un rappel historique ; comment SW les a-t-elle vécus ? A-t-elle été lucide à leur égard?)

→ les derniers textes où la tonalité devient beaucoup plus mystique et où on peut avoir l'impression qu'elle renonce à croire à la possibilité de vraiment désaliéner le travail ouvrier (compte tenu de la nature du travail industriel – indépendamment de son orga capitaliste – et compte tenu peut-être des blocages qu'elle observe de part et d'autres, aux changements qui s'avèreraient décisifs : l'oppression semble inéluctable, mais il faut faire de celle-ci l'occasion d'une élévation spirituelle (→ ce point a toute sa place dans la 3^e partie du cours...))

→ *Réflexion sur la liberté et l'oppression / Note pour la suppression des partis politiques* : il s'agit des titres des deux grands textes que SW fait paraître à la même époque (auxquels on peut ajouter (posthume) : *L'enracinement. Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain*)

http://classiques.uqac.ca/classiques/weil_simone/reflexions_causes_liberte_oppression/reflexions.html

<https://kerloar.com/doc/simone-weil-1940-note-sur-la-suppression-generale-des-partis-politiques.pdf>

<https://fr.wikipedia.org/wiki/L%27Enracinement>

L'article suivant, de Philomag, mettant en résonance le texte Weil avec l'actualité (les grèves) est intéressant à tous égards :

<https://www.philomag.com/articles/une-joie-pure-une-joie-sans-melange-la-greve-vue-par-simone-weil>